

L'étonnant parcours de Raymond

Maya Ombasic

Number 820, Spring 2023

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/101346ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ombasic, M. (2023). L'étonnant parcours de Raymond. *Relations*, (820), 37–39.

POUR VOIR LE MONDE À TRAVERS LES YEUX DES PERSONNES EXCLUES, DEPUIS LEUR CÔTÉ DES FRONTIÈRES ARBITRAIRES QUI FRACTURENT NOS SOCIÉTÉS.

L'ÉTONNANT PARCOURS DE RAYMOND

Dans cette série de quatre textes, l'écrivaine Maya Ombasic nous présente des personnes dont le vécu permet de penser à nouveaux frais la notion de frontière. Ce troisième volet plonge dans la vie de Raymond, un ex-policier anichinabé dont la carrière fut bouleversée lorsqu'il dut procéder à l'arrestation de son propre fils.

Maya Ombasic

L'auteure, écrivaine, a entre autres publié le roman *Dans les murs* (VLB, 2021)

Il répond toujours par un «yo, comment ça va?» Tout en riant aux éclats, il s'explique : «J'aime ça dire yo, ça sonne revendicateur et personnifié, mais gentil quand même.» Au-delà de cette figure de style subversive provenant de l'univers du rap, Raymond Brazeau utilise aussi le «yo» dans le sens de la première personne du singulier en espagnol, qui lui semble plus incarnée que le «je» en français. Mais peu importe la langue, aujourd'hui, il aime parler au «je». Ça n'a pas toujours été le cas.

Pendant 14 ans, Raymond a porté «mille et un masques d'Halloween», parce que pendant plusieurs décennies, il était tout sauf lui-même. Il était quelqu'un d'autre, terrifiant et loufoque à la fois, changeant de rôle et d'identité comme on change de chaussettes, mais très loin d'une vie authentiquement sienne dans laquelle il pouvait être lui-même. Quand une existence commence dans la consommation d'alcool ou de drogues, il est difficile de cheminer vers l'épanouissement et le bien-être. C'est pourquoi, précise cet ancien policier, avant de parler du chemin vers soi-même, il faut d'abord se défaire couche par couche de tous nos masques pour comprendre nos travers intérieurs.

Dans une autre vie, Raymond a d'abord été un hors-la-loi, pour devenir par la suite un gardien de la loi : après une vie de consommation et de méfaits, il est devenu policier dans sa propre communauté. Aujourd'hui, il est intervenant en toxicomanie dans la communauté anichinabée de Lac Simon, en Abitibi. Mais comment un hors-la-loi devient-il un chien de garde de la loi, pour ensuite devenir intervenant? L'étonnant parcours de cet homme à la stature et à la voix plus grandes que nature laisse deviner une vie remplie d'embûches et de faux rebonds, mais aussi de véritables et d'authentiques succès. Comment tout ça a-t-il commencé?

Une carrière policière pour contrer la délinquance

Comme pour (presque) tous les adolescents et adolescentes de sa communauté, l'histoire commence toujours par «la tentation du diable». Noyer les douleurs et les traumatismes intergénérationnels dans la consommation, c'est presque devenu un automatisme, une espèce d'étape nécessaire, comme s'il fallait

Il était quelqu'un d'autre, terrifiant et loufoque à la fois, changeant de rôles et d'identités comme on change de chaussettes.

Mais l'élément déclencheur de sa réflexion sur son rôle de policier surgit au moment où il se trouve dans l'obligation d'arrêter son propre fils.

absolument toucher le fond pour rebondir par la suite. En 1992, Raymond commence une thérapie de 21 jours en compagnie d'un alcoolique et d'un cocaïnomanie. Il lui est tout de suite apparu, grâce à la proximité de leurs souffrances respectives, que leur côté dur et agressif cachait en fait une grande sensibilité, en même temps qu'une incapacité à se connecter à leurs émotions. Commence alors pour lui et ses camarades un long processus de guérison.

En sortant du centre de réhabilitation, il a ressenti le besoin d'aider les autres. Un jour, il reçoit l'appel d'une amie qui lui propose de travailler dans le système carcéral comme surveillant de prison. Il accepte. Mais très vite, il monte les échelons et se lance dans la carrière de policier. Autant, sur le plan professionnel, sa carrière semble prendre un tournant insoupçonné, autant sur le plan personnel, ce tournant suscite l'incompréhension totale. Dans la communauté, tout le monde se connaît et les histoires familiales sont souvent entremêlées. De surcroît, Raymond est précédé par sa réputation de bouffon et de fou du roi, reconnu pour son humour et ses jeux de mots. Il a toujours été celui qui fait rire tout le monde, même quand tout s'assombrit. Sauf que, désormais, il lui fallait être pris au sérieux et réussir à se faire respecter maintenant qu'il incarnait une figure d'autorité. C'est la vie concrète qui lui a appris son métier, puisqu'il parait patrouiller seul pour découvrir à quel point sa communauté était « une bombe à retardement ». « J'ai été témoin de choses inconcevables, unimaginables, inhumaines, mais le plus dur a toujours été d'annoncer la mort aux parents. C'est là que j'ai appris que l'humour avait ses limites. »

Le choc du métier

Parmi toutes les difficultés qu'il a rencontrées en tant que policier, c'est le rapport à sa propre famille qu'il a trouvé le plus difficile. Comment intérioriser et faire comprendre aux autres qu'une fois qu'on porte l'uniforme, on est du côté de la loi, pas du côté des liens du sang ? Or, les liens du sang, dans une vision du monde traditionnelle, sont sacrés. Raymond commencera par se confronter à l'épreuve d'avoir à arrê-

ter son petit frère violent en état d'ébriété et en train de commettre plusieurs méfaits. Mais l'élément déclencheur de sa réflexion sur son rôle de policier surgit au moment où il se trouve dans l'obligation d'arrêter son propre fils. C'est la goutte qui fait déborder le vase. À ce moment, il ne se sent plus en mesure d'incarner la loi, d'autant plus qu'il n'y a personne à ses côtés pour l'écouter à la fin d'une journée difficile, personne non plus à qui expliquer son tiraillement intérieur entre le devoir et la vie de famille. La pression montait et devenait insupportable. Ne sachant pas où trouver de l'aide, il a vacillé à nouveau du côté des ténèbres. Rechute dans la consommation. Puis, grande période de réflexion.

En quittant la police, il s'est mis à réfléchir sur la nécessité de défendre une vision humaniste dans laquelle le soutien, l'écoute et l'accompagnement seraient disponibles, aussi bien pour les victimes que pour les policiers et les délinquants. Car, lance-t-il, « ça sert à quoi de s'occuper de la santé mentale des membres de la communauté si ceux qui sont supposés les aider, à commencer par les policiers, ont aussi besoin d'aide psychologique ? »

Connaître son peuple, c'est tout d'abord connaître les points aveugles où la lumière peine à percer. « Parce que, précise Raymond, la plupart des appels que la police reçoit ne sont pas d'ordre criminel, ils témoignent de la détresse humaine causée par nos traumatismes. » Les policiers et policières côtoient cette détresse humaine au quotidien, et c'est là, à ses yeux, que leur travail devient important. Connaître son peuple, c'est connaître aussi ses blessures et ses lignes de faille. C'est pourquoi, notamment, il était devenu vital pour la communauté d'avoir « sa propre police ». Aujourd'hui, les policiers et policières qui viennent y travailler doivent suivre une formation et avoir une connaissance précise de la vision du monde autochtone, comprendre le rôle qu'y ont la nature et la notion de partage, et comprendre aussi l'autre côté de la médaille, à savoir les blessures intergénérationnelles et la dépossession culturelle que les peuples



Virginia Pésémapéo Bordeleau, *Profilis noirs*, 2017, acrylique, 40 cm x 51 cm.

autochtones ont subies et qui bouleversent leur vie jusqu'à aujourd'hui.

Une approche intégrée de l'intervention

C'est sans doute ce désir de concilier les opposés qui, après son expérience dans la police, a poussé Raymond à se diriger vers le travail d'intervenant social. Avec le temps, il s'est rendu compte que c'est là qu'il pouvait apporter le plus. Aujourd'hui, dans le cadre de ses fonctions, il lui arrive de retrouver les mêmes personnes qu'il avait jadis mises en prison. C'est dans ces moments qu'il constate, non sans une certaine amertume, que le chemin qui mène à la lumière est long et pénible.

Aujourd'hui, quand il parle de la police et de son utilité, Raymond reste lucide. La police, en particulier dans une communauté comme la sienne, fait face à un mur : soit elle doit s'adapter à la réalité, soit elle doit disparaître. « Chez nous, on préconise une approche communautaire depuis longtemps pour régler les conflits et assurer l'ordre social. Les

peuples autochtones disent depuis toujours que tout est dans le tout, que tout est interrelié, que les rapports de domination n'ont pas de sens dans un monde où la nature est au centre, qu'il faut comprendre l'humain dans sa totalité. » Pour Raymond, la gestion de la sécurité, des conflits et du maintien de l'ordre a donc toujours été communautaire chez les Premières Nations ; cette approche ne constitue pas, pour elles, une innovation.

Raymond pratique aujourd'hui son travail d'intervenant en tirant une forte inspiration de cette vision du monde, mais il tient à préciser ceci : « J'ai quitté la police, parce que je ne savais pas vers qui me tourner pour m'aider moi-même avant d'aider les autres. Aujourd'hui, je ferais les choses autrement, parce que je sais que les ressources existent. Il faut aussi apprendre à demander de l'aide. Et ce n'est pas donné à tout le monde, parce que ça met la lumière sur notre vulnérabilité. Or, si les humains ont universellement quelque chose en commun, c'est bien leur peur viscérale de se montrer vulnérables... » ■